Quarante-sixième année. — N° 123. (EDITION DU MATIN) L'ADMINISTRATEUR DE L'ÉCOLE NATIONALE DES ARTS INDUSTRIELS VENDREDI 3 MAI 1091.

Journal de Roubaix

TARIF D'ABONNEMENTS. — Roubaix-Tourcoing, le Nord et les départements limitrophes : Trois mois, 5 fr.; Six mois, 9 fr.; Un an, 18 fr.
Les autres Départements et l'Etranger le port en sus.
Agence particulière à Paris, 26, rue Feydeau

Bureaux et Rédaction : Roubaix : 71, Grande-Rue. — Tourcoing, rue Carnot, 5
Directeur-Propriétaire : Alfred REBOUX

ABONNEMENTS ET ANNONCES : A Roubaix, aux bureaux du journal, Grande-Rue, 71. — A Tourcoing, aux bureaux du journal, rue Carnot, 5, et à la librairie Watteeuw, rue Saint-Jacques, 39. — A Paris, à l'Agence Havas, place de la Bourse, 8. — A Bruxelles, à l'Office de Publicité, 46 rue de la Madeleine. — A Mouscron, chez M. Henri Lasonse, rue de la Station. — En vente à Paris aux Bibliothèques de la gare de l'Est, de la gare du Nord et de la gare St-Lazare.

LA JOURNÉE DU 1er MAI. — LES TROUBLES SANGLANTS D'ALGER

BALLONS ET MACHINES VOLANTES

Avec les feuilles vertes du printemps, nous reviennent les projets de ballons et de machines volantes. C'est la sève qui monte partout. Après le grand ballon allemand Zeppelin, voici la machine volante autrichienne de Kretz. Celle-ci serait déjà en l'air, par ce beau temps, mais il lui manque l'essentiel, elle n'a pas encore de moteur. La nacelle attend sa machine et la machine attend des fonds, assure-t-on. Quoi qu'il en soit, il s'agit d'un bateau traîneau à coques jumelles, ayant 17 mètres de longueur; les quilles sont pourvues de patins dans le cas où l'appareil atterrirait sur les glaces. Le moteur mettra en rotation deux hélices tournant en sens inverse. Il y a deux gouvernails l'un horizontal, l'autre vertical. Le bateau traîneau est muni d'une puissante voiture. Les hélices feront progresser le système et le vent rencontrant la voiture convenablement inclinée lui communiquera, comme à un cerf-volant, le mouvement ascensionnel. Le véhicule s'enlèvera peu à peu, lentement, prendra le vent et en route! C'est ce qu'on pense, du moins.

La machine Kretz est installée sur un grand bassin où elle flotte ; le moteur mis en marche, elle filera sur l'eau, d'abord, puis quand la vitesse sera suffisante, l'inventeur admet que le lourd aéroplane quittera l'eau et continuera son trajet dans l'air.

L'inventeur a dû calculer son système pour que le bateau s'équilibrât bien dans l'atmosphère, ce qui est un problème malaisé, pour que les voiles suffisent à enlever l'ensemble, pour que le moteur communique au bateau une vitesse très considérable ; tout cela est complexe et le calcul est décevant souvent. Quoi qu'il en soit, toute expérience, même incomplètement préparée, présente toujours de l'intérêt pour l'avenir. M. Hiram Maxim, inventeur de valeur, a déjà échoué avec son très bel appareil volant, en 1894, et d'autres après lui. Mais, enfin, à force d'essayer, on réussira bien un jour. Il ne faut pas décourager les Icares modernes. On a déjà réuni en Autriche des capitaux. L'empereur François-Joseph a fait un don de 500 couronnes ; avec un peu de patience, la machine Kretz aura son moteur, et nous lui souhaitons le succès.

En France, nous avons pourtant la machine volante de M. Ader, un ensemble admirablement étudié. Pourquoi ne vole-t-elle pas? Question d'argent toujours. Elle est prête, elle pourrait gagner l'espace de suite. Ah! si c'était en Allemagne et en Autriche. Il y a aussi à Chalais-Meudon un ballon du colonel Renard, qui attend des jours meilleurs pour naître et peut-être triompher.

Le département des ballonnistes est surtout en ébullition à Paris. Nous en aurons bien cette année une bonne demi-douzaine de ballons dits dirigeables. M. Santos-Dumont a agrandi et perfectionné le sien. M. Santos-Dumont a obtenu pour ses premiers essais le total des intérêts du grand prix de 100.000 fr. fondé par M. Henri Deutsch, de la Meurthe ; il abandonne cette somme à l'Aéro-Club pour la fondation d'un nouveau prix. Ce prix sera décerné à tout aéronaute, membre de l'Aéro-Club, qui, du 1er mars au 31 octobre 1901, partant du parc d'aérostation de Saint-Cloud, doublera la tour Eiffel et reviendra au point de départ sans avoir touché terre. Enfin, M. Deutsch lui-même se met sur les rangs et concourra pour le grand prix dont il a été le généreux donateur. Il vient de commander un grand ballon de 3.000 mètres cubes, de forme allongée, de 60 mètres de longueur. Le moteur sera à l'essence de pétrole et, dit-on, le plus puissant qui ait été encore construit.

Nous pourrons donc mettre le nez en l'air cet été.

H. P.

ACTUALITÉ

Frontière des Alpes.
— Ben, vrai !... ce n'est pas la peine de nous esquinter pendant vingt ans à fortifier les Alpes... au fait, c'est peut-être ça qui a le plus contribué à rétablir de bonnes relations !

Informations

UN VOL IMPORTANT A PARIS
UNE ARRESTATION

Paris, 1er mai. — Le service de la sûreté a arrêté, aujourd'hui, et mis à la disposition de la justice, l'auteur d'un vol commis à l'American-Express, 67, rue Scribe. On se rappelle que 50.000 francs avaient été enlevés d'un coffre-fort fracturé à la dynamite. Le voleur est un nommé Georges Muller, âgé de 40 ans, garçon coiffeur, né à Chicago.

A L'ECOLE DE GRIGNON

Versailles, 1er mai. — Contrairement à ce qu'on indiquait hier, la rentrée ne s'était effectuée que très incomplètement à l'école d'agriculture de Grignon ; la plupart des élèves exigeant au préalable, la promesse formelle qu'une enquête sérieuse serait faite sur leurs réclamations.

Le ministre de l'Agriculture, M. Dupuy s'est refusé à promettre cette enquête et il a fait répéter aux élèves restés dans le pays que l'école serait licenciée aujourd'hui même s'ils n'étaient pas rentrés ce matin.

Cette menace aurait cette fois décidé les récalcitrants à réintégrer l'école, ce qui a eu lieu à la première heure.

UN HORRIBLE ASSASSINAT A TOULON

Toulon, 1er mai. — Un drame s'est déroulé cette nuit dans un coin des plus déserts de la ville. Trois marins nommés : Alfred Le Morel, originaire des Côtes-du-Nord, Alfred Camus et Galland de Saint-Ouen, ont rencontré, au quartier réservé, le quartier maître Yves Salon, de Brest, et l'ont tué à coups de rasoir et dépouillé d'une somme de trente francs. Les trois coupables ont été arrêtés. On a trouvé dans la poche de Camus le rasoir encore trempé de sang qui avait servi à l'attentat.

UNE CATASTROPHE EN TURQUIE

Londres, 1er mai. — Le « Daily Telegraph » publie une dépêche de Constantinople annonçant que la coupole de l'église grecque de Kliseura, en Epire, s'est effondrée pendant l'office, tuant 15 personnes et en blessant un grand nombre d'autres. On attribue la catastrophe à un attentat des agitateurs bulgares, mais cette grave version exige confirmation.

LA REVOLTE DE L'ERYTHREE

Londres, 1er mai. — Une dépêche de Rome donne quelques détails sur la grave nouvelle que plusieurs des plus puissants chefs indigènes de l'Erythrée se seraient soulevés en refusant de reconnaître le protectorat italien. Un combat sanglant aurait eu lieu entre les troupes italiennes et les sultans de Mijourtine et d'Alula.

Une expédition militaire est en voie d'organisation à Massouah ; deux transports, le « Colombo » et la « Volta » conduiront les troupes coloniales dans les districts en révolte. Le gouvernement est résolu à annexer, après avoir soumis les insurgés, les territoires en question.

DEFAITE ANGLAISE AU NIGER

Londres, 1er mai. — L'« Agence Reuter » annonce qu'une révolte a éclaté dans la Nigérie, sur les confins de la colonie française de Benin. Une expédition anglaise, en route pour l'intérieur de la Nigérie, où elle avait pour mission de châtier les tribus rebelles, a été attaquée à l'improviste par des indigènes qui lui ont tué ou blessé grièvement 32 hommes, dont un officier blanc, le lieutenant Carstairs. La rencontre a eu lieu à environ 70 kilomètre de la ville de Bénin.

On organise en hâte deux nouvelles expéditions.

LA CATASTROPHE DE GRIESHEM

Griesheim, 1er mai. — Une communication officielle annonce que ce matin on a trouvé, en enlevant les décombres, trois nouveaux cadavres. Quatre personnes manquent encore.

LES TROUBLES SANGLANTS d'Alger

NOUVEAUX DÉTAILS

Les causes. — L'enquête. — Les arrestations. — L'état de M. Max Régis.

Paris, 1er mai. — On comprendra combien il est difficile de connaître l'exacte vérité sur les troubles sanglants qui viennent de se produire à Alger. Les dreyfusards et les radicaux socialistes prétendent que ce sont les frères Régis qui en ont été les provocateurs ; les antisémites affirment qu'il y a là un véritable guet-apens organisé par le préfet Lutaud, un « assassinat maçonnique et juif ».

Le sieur Talhouidec, dit la « Libre Parole », est le même qui, il y a deux ans, tirait déjà une balle à bout portant sur Max Régis à la terrasse de ce même café Tantonville et que Lutaud prenait ostensiblement sous sa protection, empêchant les laquais du parquet d'Alger de traîner ce misérable en correctionnelle et de l'envoyer au bagne.

L'autre jour, à la suite de la fusillade partie de la Maison du Peuple, un de nos amis était déjà emmené à l'hôpital avec une balle dans le ventre, et Trarieux écrivait aussitôt à Waldeck pour lui recommander d'une façon toute spéciale les mérites de cette Maison du Peuple, dont il avait l'air ainsi d'attendre un concours sérieux en faveur du dreyfusisme.

Si l'on rapproche cet intérêt manifesté par Trarieux

M. Max RÉGIS, maire d'Alger

aux bandits de la Maison du Peuple de ce fait que le sieur Talhouidec est rédacteur au journal de Gérente, l'homme du protestantisme en Algérie, le coreligionnaire de ces méthodistes qui ont poussé, de leur côté, les Arabes à massacrer les colons de Margueritte, on est porté à croire à l'existence d'une puissante conjuration maçonnique contre l'Algérie antijuive.

La « Libre Parole » ajoute que M. Laberdesque est l'homme qui organise pour le compte des juifs, du franc-maçon Lutaud et du protestant Gérente, toutes les bagarres à Alger depuis deux mois.

LA CAUSE DE LA QUERELLE

Le « Matin », de son côté, dit que M. Laberdesque, qui est d'origine cubaine, n'est que depuis un an à Alger. Doué d'une force herculéenne et excellent escrimeur, assure-t-on, il s'est posé à Alger comme l'homme qui veut avoir raison de M. Max Régis.

Depuis que le maire d'Alger est revenu de Paris, en maintes occasions M. Laberdesque s'est placé devant lui, au théâtre et dans la rue, cherchant à amener son adversaire sur le terrain.

Une première fois, continue le « Matin » c'est M. Domergue, secrétaire de M. Régis, qui se substitua au maire d'Alger, et une rencontre des plus sérieuses eut lieu. Six balles furent échangées, puis le duel fut continué à l'épée ; cette fois, M. Domergue fut blessé.

Mais ce duel ne mit pas fin à la violente polémique qui s'était engagée, et il y a une quinzaine de jours, M. Régis annonçait, dans l'« Antijuif », qu'il acceptait une rencontre à l'épée avec M. Laberdesque, mais que, souffrant d'une foulure au poignet, dûment constatée par les médecins, il se voyait obligé, à son grand regret, re reculer la date de cette rencontre.

C'est dit-on, pour lui demander quand il pourrait donner suite à cette rencontre, que M. Laberdesque se serait approché de M. Max Régis. Une querelle générale s'est produite en ce moment, et c'est alors que M. Talhouideo a fait feu de son révolver.

Paris, 1er mai. — La « Liberté » publie le télégramme suivant de son correspondant particulier d'Alger :

« M. Tailhouidec, qui est ancien fossoyeur, est rédacteur à un journal d'Alger ; il est d'origine bretonne ; ses confrères disent entre eux qu'il est irresponsable.

» M. Prébois, dont l'état est très grave, est un jeune homme de 25 ans, qui est très fort physiquement ; il s'est maintes fois signalé par la violence de ses attaques contre M. Max Régis. Il est inscrit à l'Ecole de droit d'Alger, dans la section d'administration.

» M. Nivets, négociant, est mêlé au mouvement politique depuis l'éclosion de l'antisémitisme, comme d'ailleurs les diverses personnes qui se trouvaient avec lui à la terrasse du café Tantonville, au moment où la bagarre a éclaté.

» Il serait prématuré de vouloir pronostiquer, dès maintenant, les conséquences de l'algarade d'hier ; les pires éventualités sont à craindre, étant donné l'état des esprits. »

LES INCIDENTS

Alger, 1er mai. — Voici, dans l'ordre où nous les recevons, des détails sur l'attentat contre M. Max Régis :

Alger, 1er mai, 8 heures matin. — L'effervescence est restée extrême jusqu'à une heure avancée de la nuit. Des bagarres partielles éclataient à chaque instant sur divers points de la ville. Les troupes étaient littéralement sur les dents, surtout les zouaves, qui revenaient de faire une marche de 48 kilomètres, quand ils furent réquisitionnés.

Plusieurs devantures de magasins juifs ont été défoncées par la foule exaspérée, principalement rue de la Lyre.

La « Brasserie de Tantonville » a été complètement saccagée, quand M. Régis y fit irruption.

En sortant de la pharmacie, le maire d'Alger était en proie à un premier accès de délire ; il ne reconnaissait pas ses amis, brisait les tables et les chaises, apostrophait et menaçait la police et les troupes qu'il accusait de faire cause commune avec ses ennemis.

C'est seulement à trois heures du matin que MM. Laberdesque et Talhouideo ont pu être conduits sous une forte escorte, et sans danger pour eux, à la prison Barberousse.

UN PRÉCÉDENT

M. Talhouidec, qui s'était battu en duel autrefois avec M. Max Régis, avait également fait feu sur lui, il y a trois ans, dans le même café. N'ayant pas été alors inquiété, il se crut sans doute autorisé à recommencer, il sera poursuivi, cette fois, comme auteur principal de l'attentat et M. Laberdesque comme complice.

On dit que M. Nivet aussi, qui accompagnait ce dernier, a tiré des coups de révolver.

Le procureur de la République a procédé sur place, une partie de la nuit, à une enquête minutieuse et recueilli les dispositions de nombreux témoins. Tous s'accordent à dire que M. Max Régis a été victime d'un véritable attentat.

La ville a été occupée militairement toute la nuit.

L'ÉTAT DE M. MAX RÉGIS

Alger, 1er mai, 10 heures matin. — L'état de M. Max Régis s'est un peu amélioré ce matin, Il a reçu de nombreux témoignages de sympathie. Sa porte est consignée.

Les troupes se tiennent dans les casernes prêtes à sortir au premier mouvement.

Jusqu'ici la ville est calme, toutefois les magasins juifs ne sont pas encore ouverts.

L'AFFAIRE DE HAUTE TRAHISON

Ioanowitz ne serait pas coupable

Montluçon, 1er mai. — Un incident vraiment inattendu se produira prochainement. Ioanawitz, qu'on croyait très compromis et qui paraissait être l'agent de Krupp et d'un syndicat international d'espionnage serait la victime d'un concours fâcheux de coïncidences extraordinaires que sa qualité d'étranger et sa présence à Commentry n'auraient fait qu'accentuer.

Or, le sommelier de l'hôtel Chatam, qui a été interrogé sommairement, hier, par M. Severin, juge d'instruction, aurait eu une attitude excellente et aurait pu facilement établir un alibi et expliquer tout naturellement ce qui, jusqu'ici, avait paru louche et suspect dans son attitude.

Ainsi, il aurait parfaitement démontré que c'est envoyé par une très honorable famille qu'il serait venu à Commentry pour réellement y perfectionner ses connaissances de la langue française et qu'à aucun moment, il n'aurait eu des relations coupables avec la bande Marandon-Givonnet-Desarmenien.

On a eu, d'ailleurs, l'explication de son départ précipité de Commentry qui n'a pas été du tout provoqué par une maladresse du commissaire de police de cette ville, comme on l'a dit à tort, et, là-dessus, je puis rétablir l'entière vérité.

En sa qualité d'Autrichien, Ianowitz avait négligé de se faire immatriculer comme étranger à Paris, à la mairie du IIe arrondissement. Or, quand le commissaire de police de Commentry, vint à l'hôtel « Berthomier », où il séjournait, lui demander s'il était en règle à ce sujet, Ioanowitz s'affola et regagna précipitamment la capitale, où il reprit son ancien emploi.

D'ailleurs, les renseignements fournis sur son compte par Mme Berthomier, son hôtesse, sont excellents. On prévoit que sous peu Ioanowitz, si rien de nouveau n'est révélé contre lui, sera mis hors de cause et relâché.

Il n'en est pas de même de Marandon, Givonnet et Desarmenien, dont la culpabilité s'affirme chaque jour et dont les charges relevées à leur actif ne font que croître de plus en plus.

LE 1er MAI

A ROUBAIX

Depuis trois ans déjà, la fête du 1er mai, qui n'obtenait plus aucun succès auprès des ouvriers, est célébrée le dimanche qui suit cette date.

Il n'y a donc pas eu de chômeurs, mercredi, à Roubaix, en dehors des employés et ouvriers des services municipaux. Les bureaux du Secrétariat de la Mairie ont été fermés toute la journée, ceux de l'Etat-Civil l'ont été à midi, Le service de l'Ebouage n'a pas fonctionné et la Condition publique a été fermée sans que les commerçants et industriels en aient été avertis.

Dans quelques quartiers, des petits groupes de trois ou quatre personnes se sont promenés en chantant l' « Internationale ».

La fête bien démodée du 1er mai s'est passée sans autre incident.

A CROIX

La fête s'est passée sans manifestation d'aucune sorte. Le programme n'en comportait pas et la Commission des fêtes n'avait fait appel aux sociétés subventionnées que pour donner, le soir, sur la Grand'Place, une séance de gymnastique avec auditions musicales. Cette séance a été, du reste, avec la représentation gratuite de la veille, à la salle des fêtes, l'attraction préférée de la population. A l'heure où elle a commencé, la journée du travail était terminée et un public assez nombreux s'était rassemblé autour du kiosque pour applaudir successivement l'Harmonie municipale, la gymnastique « La Patriote » et la fanfare « La Renaissance ». Dans la matinée, les six concours de pinsons avaient obtenu leur succès habituel. Des prix de 15 francs étaient attribués à chaque concours. Ainsi que nous l'avions annoncé, le Bureau de bienfaisance, à l'occasion du 1er mai, a fait une distribution extraordinaire de viande aux familles inscrites; des gâteaux ont été donnés aux enfants des écoles communales; aux vieillards et aux orphelins, un dessert avec vin et une gratification. Des jeux divers avec prix dans les estaminets et un concours de chant individuel, rue de l'Avenir, complétaient tout le programme des réjouissances. Somme toute, la journée a été assez morne ; on travaillait en effet dans toutes les usines, sauf au peignage Holden, où les ouvriers étaient autorisés à chômer comme chaque année. Quant aux drapeaux arborés aux habitations, on ne voyait guère que ceux placés officiellement devant la Mairie, à certains carrefours, et aux édifices communaux.

A WASQUEHAL

Le 1er mai a passé inaperçu. Aucun chômage, même partiel dans les usines. On prépare, pour dimanche prochain, une promenade flamande, à laquelle sont convoquées les sociétés subventionnées, ainsi que la Commission des fêtes.

A LILLE

Tout le monde était au travail ; à peine a-t-on constaté quelques absences isolées dans diverses usines, notamment dans l'industrie textile. Chacun vaquait à ses affaires, sans souci de la « fête du travail » que les socialistes ont voulu vainement implanter dans les mœurs.

En ce qui concerne le programme, imprimé en lettres rouges, sur des affiches de fortes dimensions, il ne comportait pas grand'chose : en dehors de la réception des délégués à la mairie, une lutte de jeu de balle, un concert, un feu d'artifice..., mais la fête continuera dimanche.

A neuf heures, les délégués du parti ouvrier et les délégués des syndicats se sont rendus en cortège, à la Mairie, au nombre de trois cents environ. Ils ont été reçus par M. Delory, à qui M. Lelou, président de la Fédération des syndicats, a présenté les revendications générales de cette fédération, les mêmes que les années précédentes.

M. Delory, au nom de l'administration municipale et du Conseil municipal, a remercié les délégués du parti ouvrier français et des syndicats des marques de sympathie qu'ils leur ont témoignées ; il leur garantit que leurs revendications seront étudiées de la façon la plus sérieuse.

Pour les revendications qui regardent le Conseil municipal, il y sera répondu très prochainement. Pour les autres, celles qui concernent les pouvoirs publics, le système autrefois suivi sera modifié. Elles ne seront point transmises immédiatement. L'administration va nommer des rapporteurs, qui étudieront les revendications et présenteront des rapports au Conseil municipal et l'assemblée communale émettra des vœux, qui auront ainsi plus plus de poids en haut lieu.

Cependant un groupe d'une trentaine de délégués de la fédération des syndicats se rendent à la Préfecture. Ils sont reçus par M. Vincent.

M. Lelou, comme il a fait à la mairie, présente les délégués des syndicats et expose les revendications des diverses corporations.

M. Vincent félicite M. Lelou de la modération qu'il a apportée dans son exposé ; il le félicite surtout de n'y avoir point introduit la politique. Après quelques considérations sur la loi de 1884 sur les syndicats, il examine quelques-unes des revendications présentées. Il promet de faire ce qu'il pourra pour faire ratifier le crédit alloué par le Conseil municipal de Lille à la Bourse du travail.

Un délégué et l'inévitable M. Inghels, l'employé de la mairie qui s'est tant occupé de la grève de l'industrie textile l'an dernier, se plaignent véhémentement de la façon dont les inspecteurs du travail assurent leur service : ils ne font point respecter la loi.

M. Vincent, sèchement, s'étonne du ton avec lequel M. Inghels formule cette réclamation. La manifestation avait été calme jusqu'à présent, mais les propos de M. Inghels font contraste. Les inspecteurs du travail sont des agents du gouvernement sur lesquels le préfet n'a pas pleins pouvoirs, mais qu'il ne peut laisser attaquer violemment sans protester.

La riposte de M. Vincent tombe comme une douche d'eau glacée sur la délégation. On semble en général regretter la gaffe de M. Inghels : personne ne dit mot et les délégués prennent congé de M. Vincent.

Les réjouissances annoncées pour l'après-midi et la soirée ont eu lieu sans incidents.

A DUNKERQUE

Dunkerque, 1er mai. — Les ouvriers dunkerquois fêtent le 1er mai ; sur le port, le travail est suspendu.

Les corporations ouvrières ont présenté leurs revendi-

FEUILLETON DU 3 MAI 1901. N° 11

LE SERGENT RENAUD

Par PIERRE SALES

PREMIERE PARTIE

V. — (SUITE)

— Je vous remercie, messieurs, au nom de ma mère et au mien, des preuves de sympathie que vous nous donnez. Merci de tout mon cœur. — Guépin, reconduisez ces messieurs.

Le médecin et le notaire se retirèrent sans difficulté; mais Brettecourt semblait ne pas avoir entendu. Un sourire infernal glissa sur les lèvres d'Honoré : « Ah! tu veux rester, pensa-t-il. A nous deux! » Jusque-là, il n'avait pas fait la moindre allusion à la façon dont son frère avait été blessé ; il réservait cela pour se débarrasser de l'ami importun dont la présence pouvait le gêner. Il frappa légèrement sur l'épaule de Brettecourt, en disant :

— Excusez-moi si je ne vous reconduis pas moi-même ; mais vous me permettez de ne pas quitter le corps de mon frère.

Brettecourt bondit et jeta un regard terrifiant à Honoré.

— C'est à moi... à moi que vous dites cela?

— Oui, monsieur! répondit fermement Honoré.

— Mais, pas plus que vous, je ne veux quitter votre frère!

Honoré sembla très peiné.

— Vous ne me comprenez pas, monsieur! Faut-il que je vous dise plus clairement de vous retirer?

— Mais je n'abandonnerai mon ami que lorsque la terre retombera sur lui. Je suis son ami... son frère d'armes...

— Le marquis de Villeproux, dit sèchement Honoré n'avait pas d'autre frère que moi; et je suis désolé que vous me forciez à vous faire observer que votre place n'est pas ici !

— Monsieur!

— Je ne saurais oublier que mon frère meurt victime d'un accident dont vous êtes la cause, involontaire il est vrai, mais dont vous êtes la cause... Pour ma part, je vous pardonne ; mais ma mère m'en voudrait de vous avoir permis de garder plus longtemps le corps de votre ami.

Brettecourt chancela ; ses yeux, fixés sur Honoré, s'ouvrirent démesurément. Et il allait peut-être tomber, quand le docteur Delmas le prit dans ses bras.

— Venez, jeune homme !

Il l'entraîna. Tout le long des escaliers, dans le vestibule, dans la cour, il murmurait avec égarement:

— J'ai tué mon ami... J'ai tué mon ami...

On avait le droit de le chasser de cette maison.

— Courage! dit le docteur. La plus grande douleur est pour vous. Mais qui sait si vous ne pourrez pas réparer un jour ce malheur, dont personne du reste ne saurait vous déclarer responsable?

— Réparer?... fit Brettecourt, se dominant un peu. Oui, je l'aurais pu, peut-être, s'il avait parlé... Mais non! Dieu ne l'a pas voulu... J'ai tué mon ami! J'aurai le courage de ne pas me tuer: mais on se bat assez souvent en Afrique pour que je trouve le moyen de rejoindre Villepreux!

Guépin avait respectueusement accompagné les trois hommes jusqu'à la grande porte de la rue; là il s'inclina, d'un air désolé. Puis il les suivit quelques secondes du regard.

— En voilà, des gêneurs! prononça-t-il. Retournons auprès de notre jeune maître, qu'il ne fasse rien sans que nous le sachions.

Honoré était demeuré seul dans la chambre de son frère, mais il n'avait encore eu la force de rien faire. Il était écrasé par ce superbe coup de fortune.

Pas un regret n'agitait son âme. Emporté par l'orgueil, il examinait d'un coup d'œil rapide cette chambre qui n'aurait jamais dû être la sienne, la chambre des marquis de Villepreux. La chambre qu'il avait eue, lui, était tout aussi belle, aussi richement meublée ; mais ce n'était qu'une chambre de cadet. Ici, c'était bien la chambre de l'aîné, la chambre à laquelle personne n'osait toucher depuis deux siècles. C'est là, dans un meuble Louis XIII, assez bas, large et épais, que se trouvaient les archives de la famille ; là qu'avait habité son père, là que, de la main à la main, il avait à son lit de mort, remis sa fortune à son aîné. Tout ici lui rappelait sa situation de cadet, ses humiliations, qui cessaient tout d'un coup. Il se croisa les bras et prononça orgueilleusement :

— Je suis le marquis de Villepreux!

Tout était à lui, maintenant, le titre, la fortune. Rien ne pouvait désormais menacer son avenir ; une seule complication aurait pu l'effrayer ; cette femme, cet enfant. Et il allait être le seul à les connaître. Il saurait bien les écarter de son chemin.

En ce moment, Guépin rentra dans la chambre. Il jeta vite un coup d'œil au secrétaire et sourit en le voyant toujours fermé.

Honoré lui ordonna de prendre les dispositions nécessaires pour tranformer en chapelle ardente la chambre de son frère. Puis, il rédigea une dépêche à sa mère.

« Ma mère, soyez forte! Un malheur terrible vient de nous frapper. Jean est très mal. Venez immédiatement.

« HONORÉ. »

Il n'osait pas lui annoncer brutalement la mort. Il donna la dépêche à Guépin.

— Ceci au télégraphe, tout de suite !

Guépin envoya la dépêche par le concierge ; il ne voulait pas quitter l'hôtel. Il fit aussi disposer la classique main de papier dans le vestibule, sur une table recouverte d'un tapis noir. Et il s'assura que tout avait bien l'allure correcte et compassée de la douleur moderne. Deux domestiques parlaient à voix haute ; il les réprimanda. Il soignait la mise en scène de l'hypocrite désespoir de son nouveau maître ; car il était bien certain de ne plus quitter Honoré de Villepreux.

Quand il remonta dans la chambre, les autres domestiques avaient tout préparé: une commode avait été tranformée en petit autel ; on était allé chercher de l'eau bénite à Sainte-Clotilde : et, dans la coupe ciselée qui la renfermait, trempait une branche de buis, que la marquise avait suspendue au-dessus du lit de son fils le dimanche des Rameaux. Plusieurs bougies étaient allumées.

Il ne restait plus qu'à faire la toilette du mort. Guépin ne laissa ce soin à personne. Et bientôt, Jean de Villepreux apparut, étendu dans son lit, vêtu de son habit, sur lequel tranchait le modeste ruban de la médaille militaire. La vue de ce ruban jaune amena sur les lèvres d'Honoré, un imperceptible sourire. Il avait toujours trouvé ridicule la fierté avec laquelle son frère le portait.

Le nouveau marquis demeurait assis, dans un fauteuil, tout près de ce secrétaire qu'il gardait jalousement. Son visage caché dans les mains, il semblait écrasé de douleur ; mais il suivait attentivement tout ce qui se passait. Enfin, il fut seul avec Guépin, qui avait renvoyé les autres domestiques, une fois la besogne terminée. Honoré se leva alors et s'avança vers le secrétaire ; mais Guépin, parlant très bas, dit:

— Si monsieur le marquis veut me croire, il attendra que tout le monde soit couché dans l'hôtel. Il faut être si prudent!

Honoré se rassit, vexé de trouver si justes toutes les observations du valet de chambre, n'osant pas lui résister, et éprouvant cette humiliation des grands qui ont besoin d'un petit. Et la nuit le surprit, portant alternativement ses regards, du cadavre de son frère au petit meuble qui contenait son secret.

VI

La soirée aurait paru interminable à Honoré de Villepreux, si elle n'avait été coupée tout d'abord par la visite du médecin des morts. Ce médecin fut reçu par Honoré et même par Guépin au milieu de telles marques de désolation que, malgré l'indifférence que lui donnaient forcément ses fonctions, il crut nécessaire d'adresser quelques paroles de consolation au nouveau marquis de Villepreux. Honoré les accepta en sanglotant. Et, peu à peu, le bruit se répandait, dans tout l'hôtel, que M. Honoré était beaucoup plus tendre, beaucoup plus affectueux qu'on ne l'aurait cru.

Ensuite, il fit venir auprès de lui les vieux domestiques qui servaient spécialement sa mère, et leur donna les ordres les plus méticuleux afin que la marquise n'eût à s'occuper de rien à son retour. Il prit aussi des dispositions nécessaires pour qu'en petit appartement, voisin de celui de sa mère fût rapidement aménagé : c'est là que lui, désormais chef de famille, voulait que Juliette de Persant s'installât ; la petite chambre de jeune fille, qu'elle avait occupée jusqu'alors, ne lui semblait plus [illegible]